



Arizona Max

Robert Muchamore

CHERUB/03



Extrait de la publication

Robert Muchamore

CHERUB 03 – Arizona Max

Plongé dans l'univers impitoyable d'un pénitencier de haute sécurité, James s'apprête à vivre les instants les plus périlleux de sa carrière d'agent CHERUB. Il a pour mission de se lier d'amitié avec l'un de ses codétenus et de l'aider à s'évader d'Arizona Max...

CHERUB est un département ultrasecret des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de 10 à 17 ans.

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.cherubcampus.fr



CHERUB



MISSION 3
ARIZONA MAX

www.cherubcampus.fr
www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *Maximum Security*
© Robert Muchamore 2005 pour le texte.

ISBN 978-2-203-07792-8
N° d'Édition : N.10EJDN00432.N001

casterman

© Casterman 2007 pour l'édition française
Achevé d'imprimer en août 2012, en Espagne.
Dépôt légal : mai 2009 ; D.2009/0053/310
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Extrait de la publication

Arizona Max



Robert Muchamore

CHERUB/03

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot



Avant-propos

CHERUB est un département secret des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume-Uni. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus » dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Le rapport de mission suivant décrit en particulier les activités de **JAMES ADAMS**, né à Londres en 1991, deux opérations à son actif, un agent respecté et admiré de ses camarades malgré ses nombreux démêlés avec la direction de CHERUB ; **LAUREN ADAMS**, sa sœur, née à Londres en 1994,

actuellement en session d'entraînement initial; **KERRY CHANG**, née à Hong-Kong en 1992, petite amie de James, rompue aux techniques de combat à mains nues; **GABRIELLE O'BRIEN**, née à la Jamaïque en 1991, meilleure amie de Kerry; **BRUCE NORRIS**, né en 1992 au pays de Galles, surdoué des arts martiaux; les jumeaux **CALLUM** et **CONNOR REILLY**, nés en 1993, spécialistes des épreuves d'endurance et des langues étrangères; **KYLE BLUEMAN**, né en 1989 au Royaume-Uni, dont le comportement disciplinaire est fréquemment mis en cause par les autorités de l'organisation.

Les faits décrits dans le rapport que vous allez consulter se déroulent en 2005.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

1. Zéro absolu

Le grand jour est arrivé : vous allez participer au programme d'entraînement initial de CHERUB. Des agents qualifiés vous ont sans doute décrit les épreuves qu'ils ont affrontées au cours de ces cent jours particulièrement éprouvants, et vous vous faites déjà une petite idée de ce qui vous attend. S'il est vrai que chaque session poursuit le même objectif – éprouver votre endurance physique et votre résistance psychologique –, nous nous efforçons d'y intégrer des paramètres originaux afin de ménager l'effet de surprise inhérent à nos méthodes d'apprentissage.

(Extrait du Manuel d'entraînement initial de CHERUB.)

Courbées contre le vent glacial, les deux fillettes progressaient à pas lents dans la neige. Malgré leurs lunettes de glacier fortement teintées, l'effet de réverbération était si intense qu'elles ne voyaient pas à vingt mètres.

— On est bientôt arrivées ? cria Lauren Adams pour se faire entendre malgré le vent hurlant.

Bethany Parker consulta le GPS fixé à son poignet.

— Le point de passage se trouve à deux kilomètres et demi, répondit-elle. On devrait y être dans quarante minutes.

— Si on veut se mettre à l'abri avant la nuit, on a intérêt à se grouiller.

Elles tiraient derrière elles des traîneaux ultralégers qu'elles pouvaient hisser sur leurs épaules lorsque le terrain se faisait plus accidenté. Elles s'étaient mises en route à l'aube en direction d'un objectif situé à quinze kilomètres du camp de base. Hélas, en Alaska, au mois d'avril, les jours ne duraient pas plus de cinq heures. Elles devaient progresser dans une couche de cinquante centimètres de poudreuse. Chaque pas mettait leurs cuisses et leurs chevilles au supplice.

Malgré les trois épaisseurs de tissu qui couvraient ses oreilles, Lauren fut la première à entendre le sifflement.

— On va encore s'en prendre une bonne ! hurla-t-elle.

Les deux jeunes filles s'accroupirent derrière leurs traîneaux dressés à la verticale et s'accrochèrent fermement l'une à l'autre. Sur une plage, on peut entendre une vague gronder avant qu'elle n'atteigne le rivage. Dans les plaines neigeuses d'Alaska, un sifflement aigu annonçait chaque bourrasque.

Lauren et Bethany étaient équipées pour affronter le grand froid. Elles portaient un T-shirt à manches et un caleçon long ; une combinaison polaire à zip qui recou-

vrait tout le corps, à l'exception d'une ouverture autour du visage ; une sorte de grenouillère, conçue pour piéger la chaleur, qui ressemblait vaguement à un costume de lapin, la queue et les oreilles en moins ; des gants couverts de protège-gants étanches maintenus au-dessus du coude grâce à une bande élastique ; une cagoule ; des lunettes de glacier ; un anorak extrêmement épais ; des bottes fourrées aux semelles munies de crampons.

Cet équipement leur permettait de supporter les -18°C ambiants, mais la température chutait de quinze degrés chaque fois qu'une rafale balayait la plaine. Le vent plaquait les vêtements contre la peau et chassait la couche d'air tiède accumulée dans les fibres synthétiques.

La bourrasque les frappa de plein fouet. Lauren sentit l'air glacé s'infiltrer dans les minuscules interstices de ses lunettes. Elle colla son visage contre l'anorak de Bethany et ferma les yeux.

Les deux fillettes chassèrent la couche de neige poudreuse que la rafale avait déposée sur leurs vêtements et se redressèrent, un peu chancelantes.

— Ça va ? cria Bethany.

Lauren leva les deux pouces en l'air.

— Tu crois vraiment que je vais flancher au quatre-vingt-dix-neuvième jour ?



Les filles atteignirent le refuge au moment précis où le soleil disparaissait à l'horizon. C'était un conteneur métallique orange fluo, au sommet duquel étaient dressées une antenne radio et une hampe où flottait un drapeau déchiré.

Elles déblayèrent la neige accumulée au pied de la porte puis s'engouffrèrent dans l'abri. Lauren tira les deux traîneaux à l'intérieur. Bethany alluma le radiateur à gaz.

— On a encore moins d'autonomie que la nuit dernière, dit-elle en ôtant ses gants.

Lors de leur première soirée passée en Alaska, elles avaient trouvé dans leur refuge deux grandes bouteilles de gaz. Elles avaient poussé le radiateur à fond, longuement réchauffé leur repas et fait bouillir de l'eau pour se laver. À court de combustible, le chauffage avait cessé de fonctionner au milieu de la nuit. La température intérieure avait brutalement chuté au-dessous de zéro. Échaudées par cette leçon édifiante, les filles avaient dès lors pris soin d'économiser leurs réserves.

En attendant que l'atmosphère se réchauffe, elles conservèrent leurs vêtements, à l'exception de leurs gants.

Elles procédèrent à un examen attentif des aliments à haute teneur énergétique qui avaient été laissés à leur attention : de la viande en boîte, des céréales, des pâtes précuites, des barres de chocolat et du glucose en poudre. Elles trouvèrent les ordres de mission concernant l'épreuve du lendemain, des sous-vêtements

propres, des doublures de bottes neuves et des matelas en mousse. Grâce aux ustensiles de cuisine et aux sacs de couchage que contenaient leurs traîneaux, elles avaient de quoi se reposer confortablement pendant les dix-neuf heures qui les séparaient du lever du soleil.

Alors, Lauren remarqua un objet massif recouvert d'une bâche, à l'autre extrémité du conteneur.

— Je parie que ce truc a quelque chose à voir avec la prochaine épreuve, dit Bethany.

Elles découvrirent une boîte en carton de deux mètres de long sur un mètre cinquante de hauteur, sur laquelle était imprimée l'image d'une motoneige Yamaha.

— Cool ! s'exclama Bethany. Je ne crois pas que mes jambes auraient pu supporter une journée de marche supplémentaire.

— T'as déjà conduit ce genre de bécane ? demanda Lauren.

— Non, mais ça ne doit pas être très différent des quads de la résidence d'été.

— Prenons notre température et appelons le camp de base.

Les filles placèrent une languette de plastique sous leur aisselle.

— 35,5 °C, annonça Bethany. Tout va bien.

— Pareil.

C'était une température un peu basse, mais parfaitement normale pour des fillettes de dix ans qui venaient de parcourir quinze kilomètres dans un froid extrême.

Une heure de plus, et elles auraient probablement développé les premiers signes d'hypothermie.

Lauren alluma la radio, tourna le bouton de fréquence et porta le micro à ses lèvres.

— Numéro trois à instructeur Large. À vous.

— Instructeur Large, je vous reçois fort et clair, numéro trois. Bienvenue à la maison, mes p'tits sucres d'orge. À vous.

Lauren détestait la voix de Norman Large, instructeur en chef de CHERUB et sadique professionnel. Son rôle dans l'organisation consistait à placer les futurs agents dans des situations éprouvantes, tant sur le plan physique que psychologique. Il s'acquittait de ses fonctions avec un zèle remarquable. En vérité, il prenait un plaisir infini à faire souffrir ses élèves.

— Nous sommes arrivées au refuge. Tout est OK pour moi et numéro quatre, dit Lauren. À vous.

— Pourquoi tu n'utilises pas la fréquence cryptée, numéro trois ? demanda Mr Large. À vous.

Lauren, réalisant la bourde qu'elle avait commise, bascula le commutateur.

— Toutes mes excuses. Je suis désolée. À vous.

— Oh, je te garantis que tu le seras, désolée, et dès demain matin, quand tu seras en face de moi. Moins dix points pour Poufsouffle. Terminé.

— Terminé, dit Lauren, la gorge serrée.

Elle posa le micro puis donna un coup de pied dans la paroi métallique du conteneur.

— Je le hais !

Bethany lâcha un petit rire.

— Je crois qu'il te le rend bien, depuis que tu l'as massacré à coups de pelle.

Lauren sourit au souvenir de l'acte de rébellion qui avait brutalement mis un terme à sa première session de programme d'entraînement initial.

— Bon, au boulot, dit-elle. Commence à traduire ton ordre de mission. Je vais chercher de la neige. On a besoin d'eau potable.

Lauren s'empara d'un seau et d'une lampe de poche, entrouvrit la porte du conteneur et se glissa à l'extérieur par l'interstice, de façon à ne pas laisser entrer l'air froid. Il faisait nuit noire, et seul un mince rai de lumière s'échappait de l'abri.

Elle distingua une masse blanchâtre dans la neige. Elle se frotta les yeux, convaincue que son esprit lui jouait des tours. Elle alluma sa torche, poussa un hurlement, se précipita à l'intérieur du conteneur et claqua vigoureusement la porte.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Bethany, en levant les yeux de son ordre de mission.

— Un ours ! s'étrangla Lauren. Il est couché juste devant. Je crois qu'il dort. Bon sang, un pas de plus, et je lui marchais sur la tête.

— Tu as des hallus, ma vieille.

Lauren leva les yeux au ciel et lui tendit la lampe.

— Vérifie par toi-même, si tu ne me crois pas.

Bethany passa la tête par la porte entrebâillée. Dans le faisceau de la torche, elle vit bel et bien un ours blanc

qui ronflait paisiblement, exhalant des petits nuages de vapeur, à moins de cinq mètres de l'entrée du refuge.



Lauren s'étant remise de ses émotions, les deux amies estimèrent que la situation n'était pas alarmante. La position de l'animal leur permettait de ramasser la neige qui s'entassait devant la porte sans quitter le conteneur. En outre, il leur semblait peu probable que l'ours demeure exposé au froid extrême tout au long de la nuit. Sans doute s'en irait-il trouver un abri avant l'aube.

La température intérieure s'éleva rapidement. Les filles ôtèrent leurs bottes puis mirent anoraks et combinaisons à sécher au-dessus du radiateur. Elles chaussèrent des baskets et s'allongèrent sur les matelas de mousse isolante. Lauren ouvrit des boîtes de corned-beef et de fruits tandis que Bethany faisait fondre de la neige dans une poêle, sur un réchaud portable.

Une heure durant, à la lumière chancelante d'une lampe à gaz, elles étudièrent leurs ordres de mission. Ils ne comprenaient que cinq pages, mais celui de Bethany était rédigé en russe, et celui de Lauren en grec, deux langages qui employaient des alphabets non latins, et dont les deux jeunes filles ne maîtrisaient que quelques rudiments.

Leur objectif était simple. Elles devaient préparer la motoneige, monter les accessoires, lubrifier la boîte de

vitesses et le moteur, puis remplir le réservoir d'essence. Dès le lever du soleil, elles disposeraient de deux heures pour rejoindre un point situé à trente-cinq kilomètres de l'abri. Là, elles retrouveraient les quatre autres participants du programme et affronteraient une épreuve intitulée *Test final de courage physique en environnement extrême*.

Lauren plongea sa cuiller dans une boîte de corned-beef. La viande grasseuse était tiède à l'extérieur, mais dure et glacée à l'intérieur.

— Voyons le bon côté des choses, dit-elle. Au moins, la notice de montage de la motoneige est en anglais.

2. Split sept-dix

Toute la semaine, James Adams avait songé avec impatience à la soirée en ville du samedi. Pourtant, tandis qu'il attendait son tour, assis sur une chaise en plastique devant la piste de bowling, son moral était au plus bas. Les quatre agents de CHERUB qui l'accompagnaient semblaient s'amuser comme des fous.

Kyle était en grande forme. Rayonnant, il distribuait hot-dogs et Cocas à ses camarades grâce à la petite fortune qu'il avait accumulée en fourguant des DVD pirates aux résidents du campus. James avait l'habitude de le voir tremper dans des combines douteuses, mais c'était la première fois que ses arnaques portaient réellement leurs fruits.

Les jumeaux Callum et Connor avaient fait un pari stupide : sortir avec Gabrielle avant la fin de la soirée. Aux yeux de James, malgré la sympathie qu'ils inspiraient à ceux qui les connaissaient, ils n'avaient aucune chance. À treize ans, la jeune fille qu'ils convoitaient avait déjà tout d'une femme. Si elle s'était cherché un

petit ami, ce que rien ne semblait indiquer, elle avait mieux à faire que de s'embarquer dans une romance lamentable avec l'un de ces garçons aux cheveux en pétard et aux incisives si écartées qu'on aurait pu y glisser un Mars.

— *Strike!* s'exclama la jeune fille en éparpillant ses dix quilles dans toutes les directions.

Elle se leva puis se lança dans une danse du ventre frénétique.

— À ton tour, Kyle! cria-t-elle.

Lorsqu'elle se retourna pour regagner sa place, elle constata que Connor et Callum lui souriaient bêtement, assis de part et d'autre de sa chaise.

— Joli coup, dit Callum.

— Tu vois, je te l'avais dit, ajouta Connor. Il suffisait de garder le coude plus près du corps. Ta position était beaucoup plus équilibrée.

Gabrielle le fusilla du regard. Elle n'avait tenu aucun compte de ce conseil. La chance était seule responsable de ce strike. Elle considéra son siège et réalisa qu'elle ne pourrait pas supporter une seconde de plus la compagnie de ces dragueurs pathétiques. Elle se baissa pour ramasser son sac.

— Tu vas où? demanda Callum, visiblement dérouté. Qu'est-ce qui se passe?

— James a l'air un peu paumé. Je vais lui tenir compagnie un moment et essayer de lui remonter le moral.

— Très bonne idée, dit Connor en se levant. Je viens avec toi.

— Non, lâcha sèchement Gabrielle. Par pitié, je vous demande de rester là, OK ?

— Mais... bégaya le garçon avant de se rasseoir brutalement.

— Bon, écoutez-moi, vous deux. Je ne sais pas si je me fais des idées ou quoi, mais je trouve que vous vous comportez de façon super bizarre depuis le début de la soirée, et franchement, ça commence à me taper sur les nerfs. Vous pouvez me foutre la paix cinq minutes ?

Sur ces mots, mal à l'aise, elle se pencha en avant pour récupérer sa veste posée sur le dossier de la chaise. Les jumeaux affichaient une expression rigoureusement identique : celle d'un gamin de quatre ans dont la mère a confisqué le jouet favori.

James fixait la pointe de ses baskets d'un œil vague. Gabrielle s'assit à ses côtés et posa une main sur sa cuisse.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ? T'es pas dans ton assiette ? Tu penses toujours à ce qui s'est passé à Miami ?

L'été précédent, James, placé dans une situation de péril imminent, avait abattu un malfaiteur pour sauver sa peau. Il en faisait toujours des cauchemars.

— Un peu, dit-il en haussant les épaules. Je crois aussi que Kerry me manque. Elle ne m'a pas donné de nouvelles depuis une semaine.

— Pas étonnant. Dans son dernier mail, elle disait qu'elle était bien arrivée au Japon et qu'elle allait commencer une importante mission d'infiltration.

James hochâ la tête.

— J'ai eu sa contrôleuse de mission au téléphone. Elle m'a dit que tout se passait bien et qu'avec un peu de chance, Kerry serait de retour dans un mois.

— Et pour Lauren, comment ça se passe ?

— Oh, tu sais ce que c'est. Je n'ai que des rumeurs à me mettre sous la dent, mais il paraît qu'elle ne s'en sort pas trop mal.

Gabrielle éclata de rire.

— Tu te souviens de notre programme d'entraînement en Malaisie ? Quand Kerry et moi on vous avait enfermés sur le balcon de l'hôtel et que vous avez dû nous lécher les bottes pour qu'on vous laisse entrer ?

James esquissa un sourire.

— Si je me souviens ? La vengeance est un plat qui se mange froid.

Soudain, ils sentirent un liquide glacé dégouliner dans leur cou. Ils se retournèrent et comprirent qu'ils venaient d'être arrosés de Coca et de glace pilée par deux garçons de seize ou dix-sept ans, sur la piste voisine, qui se comportaient comme des primates depuis le début de la soirée.

— Eh ! hurla Gabrielle à l'adresse d'un amas de boutons d'acné portant un maillot de Tottenham. Ça va pas la tête ?

— Désolé, dit le garçon avec un sourire malfaisant, en considérant son gobelet de carton d'un air stupide.

Gabrielle eut l'impression que ces excuses sonnaient faux.

— James, lança Kyle. C'est à toi.

Il quitta sa chaise et saisit une boule. Quelques années plus tôt, lorsqu'il vivait à Londres, il avait profité d'une offre promotionnelle pour prendre quelques leçons gratuites. En théorie, il savait ce qu'il avait à faire pour obtenir un score honorable : laisser le poids du projectile entraîner son bras vers l'arrière, jusqu'à hauteur de l'épaule, le laisser retomber et libérer ses doigts naturellement. Mais ce soir-là, tout allait de travers. En vérité, son humeur morose n'avait rien à voir avec Kerry et le programme d'entraînement de Lauren. Il était furieux pour la bonne et simple raison qu'il était incapable de viser correctement.

Il se plaça face à la piste et tâcha d'effectuer un lancer des plus académiques. La boule renversa les trois premières quilles. Pendant une fraction de seconde, il crut avoir réalisé son premier strike de la soirée. Mais la quille numéro sept, au fond à gauche, chancela brièvement avant de se stabiliser. La dix, elle, resta parfaitement immobile. James avait le sentiment d'être victime d'une malédiction.

— Un *split* sept-dix ! s'exclama Kyle en se frappant les cuisses de bonheur. T'es mal, Adams, t'es très mal !

James jeta un œil au panneau d'affichage. En règle générale, seul Kyle parvenait une fois sur quatre à lui ravir la première place. Mais cette fois, il avait déjà perdu deux manches, et, à quatre coups de la fin de la partie, il accusait un retard de trente points. Il détestait la façon dont son camarade se réjouissait de sa mal-

chance, oubliant un peu facilement qu'il aurait agi exactement de la même manière s'il s'était trouvé en tête de la compétition.

Il saisit une boule et se positionna face à la piste pour sa deuxième tentative.

Au bowling, il n'existe qu'un moyen de faire tomber les quilles sept et dix : frapper l'une d'elles à pleine puissance en espérant qu'elle rebondira sur le mur du fond, puis renversera la seconde. Réussir un tel coup tient du miracle. Aucun professionnel au monde n'est capable de le réaliser sur commande.

— Tu n'as pas une chance sur un million, ricana Kyle. James lui adressa un sourire faussement confiant.

— Ferme-la et profite de la leçon.

Il lança la boule aussi fort que possible, au détriment du contrôle et de la précision. Elle lui échappa plus tôt que prévu. Il sut aussitôt qu'il avait manqué son coup.

— À gauche, à gauche, murmura-t-il, les dents serrées, tandis que la boule frôlait la gouttière. Allez, ma petite, encore un effort...

Hélas, le projectile quitta la piste à plusieurs mètres de son objectif. James, les yeux fermés, proféra quelques obscénités à voix basse. Il lui fallait à présent regagner sa place et affronter le visage moqueur de Kyle.

— Huit points et une gouttière ! s'exclama gaiement ce dernier. Tu devrais peut-être demander au superviseur de te laisser jouer avec les T-shirts rouges, sur la piste junior...

James se traîna jusqu'à son siège en soupirant.

— Il a raison, dit-il à Gabrielle. Au point où j'en suis, je pense que ces gamins pourraient me mettre une raclée.

— Au moins, tu t'en tires mieux que Callum et Connor, fit observer son amie en pointant du doigt l'écran où s'affichaient les scores.

— Encore heureux. Y a pas plus nul que ces deux-là. Gabrielle lui tapota la cuisse en souriant.

— Allez, déprime pas. C'est pas ton jour, voilà tout.

Sur ces mots, ils reçurent une nouvelle gerbe de Coca. Ils se retournèrent et virent deux garçons en maillot de foot qui se roulaient sur le sol.

— Vous jouez à quoi, bande de connards ? hurla James. On est complètement trempés !

— Ça ne partira jamais, gémit Gabrielle en considérant avec inquiétude les taches brunes dont son dos était constellé.

Les deux garçons se relevèrent en ricanant.

— Ça va, c'est bon, on déconne, dit celui en maillot de Tottenham.

Son camarade semblait moins pacifique.

— Vous avez qu'à vous mettre ailleurs, lança-t-il. Y a des tas de chaises libres, dans le coin.

— Tu permets qu'on s'assoie *devant* notre piste ? répliqua Gabrielle.

— Allez vous rouler par terre ailleurs, les amoureux, ajouta James.

Le garçon lui donna un coup de poing dans le dos.

— T'es en train de me traiter de pédé, là ?

James et Gabrielle quittèrent leur siège et se tournèrent face à leurs adversaires. Ils réalisèrent alors que ceux-ci les dominaient de la tête et des épaules.

— Je n'ai aucune envie de me battre, dit James.

— Moi non plus, grinça le garçon. Mais j'ai l'impression que tu fais tout pour t'en prendre une. Alors, fais-moi plaisir : dégage avec ta guenon.

Le gros dur, qui mesurait vingt-cinq centimètres de plus que Gabrielle et lui rendait une bonne quinzaine de kilos, ignorait qu'il venait d'insulter gravement une ceinture noire deuxième dan de karaté. La jeune fille exécuta un *mawashi gueri* par-dessus la rangée de sièges en plastique. La semelle de sa chaussure de bowling atteignit le garçon en plein visage. Avant d'avoir pu reprendre son souffle, il se retrouva cloué au sol, le nez en compote et un ongle vernis planté dans la joue droite.

— Répète ça, pour voir, gronda Gabrielle, le poing brandi. Vas-y, fais-moi plaisir.

Ses cris résonnèrent sur le plafond métallique. Une centaine de paires d'yeux étonnés étaient braquées sur elle. Il régnait un silence tendu. On n'entendait plus que les bruitages électroniques provenant des bornes de jeux d'arcade.

James bondit soudainement par-dessus les sièges et posa la main sur l'épaule de Gabrielle.

— Laisse tomber, dit-il d'une voix qui se voulait apaisante. C'est des minables.

Gabrielle ôta sa main du visage de sa victime et se redressa. James pensait avoir désamorcé la situation, quand il réalisa que quatre autres garçons avaient formé un cercle autour d'eux. Il tenta de franchir le barrage et reçut un coup de poing maladroit à la tempe.

Il riposta aussitôt par un coup de coude à la face puis, alors que son adversaire reculait en titubant, balaya ses jambes et l'envoya rouler au sol. Deux autres agresseurs se jetèrent sur lui, tandis que le quatrième s'efforçait de déséquilibrer Gabrielle en la saisissant par les épaules.

Les cours de self-défense dispensés à CHERUB avaient fait de James un combattant hors pair, mais il n'avait aucune chance de terrasser au corps à corps trois adversaires plus grands et plus lourds que lui. Par chance, les trois autres agents présents dans la salle de bowling volèrent à leur secours.

Kyle, Connor et Callum enjambèrent les sièges puis se ruèrent sur les voyous. James reçut un nouveau coup sur le crâne et s'effondra sur le sol. Une violente bataille éclata au-dessus de sa tête.

Kyle enfonça un genou dans l'abdomen de l'un des garçons. Les jumeaux martyrisèrent le voyou en T-shirt de Tottenham, lui tordant brutalement le bras dans le dos.

Lorsque les deux superviseurs de CHERUB chargés de s'occuper des plus jeunes intervinrent enfin pour séparer les belligérants, l'issue du combat ne faisait plus de doute. Les cinq perturbateurs gisaient lamenta-

blement sur le sol sous le regard sévère des agents, qui les mettaient au défi de tenter quoi que ce soit.

James s'allongea sur le dos et inspira profondément. Il était heureux de se trouver du côté des vainqueurs, même s'il n'avait pas vraiment pu prendre part à ce succès. Il pensait que ces vauriens avaient bien mérité cette correction. L'insulte lancée à Gabrielle ne pouvait pas rester impunie.

Mais son enthousiasme fut de courte durée. Tandis qu'il se traînait vers son siège, les vêtements sales et le crâne douloureux, il réalisa que cette action d'éclat serait inévitablement sanctionnée par les autorités du campus.



Le docteur Terence McAfferty, plus connu sous le nom de Mac, fixait tour à tour les cinq agents aux visages anxieux qui se tenaient debout devant son bureau de chêne. Il se demandait combien de fois il s'était trouvé dans une telle situation depuis les treize années qu'il était à la tête de CHERUB. Il estima que ce chiffre devait atteindre plusieurs centaines.

— Fort bien, commença-t-il d'une voix lasse. L'un de vous peut-il me dire comment cette bagarre a éclaté ?

Kyle, l'agent le plus expérimenté du groupe, fit un pas en avant.

— Un type de la piste d'à côté s'en est pris à Gabrielle, expliqua-t-il. Il l'a arrosée de Coca et l'a

insultée. Nous avons estimé qu'il méritait une bonne correction.

— Je vois, dit Mac avec une moue dubitative. Ainsi, vous avez tous simultanément décidé de lui apprendre les bonnes manières. Je suppose donc qu'aucun d'entre vous ne peut être blâmé plus que les autres ?

— C'est exact, monsieur.

Les élèves hochèrent la tête. Quelques minutes plus tôt, à bord du minibus qui les ramenait au campus, ils avaient décidé d'endosser collectivement la responsabilité du pugilat. Gabrielle avait ouvert les hostilités, bien sûr, mais l'insulte qu'elle avait essuyée expliquait à elle seule son comportement.

— Je comprends, dit Mac. Si c'est la façon dont vous souhaitez que je règle cette affaire, qu'il en soit ainsi. J'ai parlé aux superviseurs qui se trouvaient sur place, et je me suis fait une petite idée de ce qui s'est réellement passé.

En prononçant ces mots, Mac fixait intensément Gabrielle.

— J'imagine que vous avez conscience des conséquences qu'aurait pu avoir votre coup d'éclat. Quelle est la règle numéro un à adopter pour un groupe d'agents de CHERUB en sortie hors du campus ?

— Faire profil bas, murmurèrent en chœur la jeune fille et les quatre garçons.

— Faire profil bas, répéta Mac en hochant la tête. CHERUB est une organisation ultrasecrète. Le salut de vos camarades qui se trouvent actuellement en mission

d'infiltration dépend du fait que *nous n'existons pas*. Lorsque vous vous trouvez à l'extérieur du campus, j'attends de vous un comportement discret et irréprochable. Vous devez à tout prix éviter de tels affrontements, même lorsque vous êtes soumis à de graves provocations. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Oui monsieur, murmurèrent les agents, les yeux baissés.

— Ce soir, au bowling, un grand nombre de civils ont pu admirer votre démonstration de karaté. Ne pensez-vous pas qu'ils se demandent à présent qui vous êtes et par quel miracle un groupe d'adolescents peut maîtriser à ce point les arts martiaux ? Pouvez-vous imaginer les problèmes que nous aurions dû affronter si l'un de vos adversaires avait été sérieusement blessé ? Je sais bien que vous êtes entraînés à mesurer votre force lorsque vous vous battez à mains nues, mais un accident est vite arrivé. Quoi qu'il en soit, estimez-vous heureux que j'entretienne d'excellentes relations avec le poste de police local. Si je n'avais pas usé de toute mon influence, vous croupiriez en ce moment même dans une cellule en attendant de comparaître devant un juge. À présent, venons-en au chapitre des punitions.

Il était minuit. Les agents, épuisés, avaient écouté ce discours d'une oreille distraite. Ils se raidirent, à la fois impatients et anxieux de savoir quelle sanction ils allaient se voir infliger.

— Tout d'abord, vous êtes privés de sortie pour les quatre mois à venir. Deuxièmement, comme vous le

savez, nous manquons de recrues à CHERUB, et nous peinons à augmenter nos effectifs. Je vous offre la chance d'apporter du sang neuf à notre organisation.

Sur ces mots, Mac ouvrit le tiroir de son bureau et en tira un bloc d'ordres de mission préimprimés. James laissa échapper un gémissement. Il venait de comprendre qu'il allait être envoyé dans un orphelinat pour mener une opération de recrutement. C'était la première fois qu'il écopait d'une telle punition. À ce qu'on disait, c'était un véritable cauchemar.

3. Un léger contretemps

Lauren et Bethany observèrent à la lettre les indications figurant dans la notice de montage de la motoneige. Elles achevèrent la préparation du véhicule peu avant minuit.

En dépit des prescriptions du manuel de survie grand froid, qui conseillait l'utilisation d'un sac de couchage individuel, elles zippèrent leurs deux duvets et se pelotonnèrent l'une contre l'autre. La théorie était une chose ; s'endormir confortablement près de sa meilleure amie, même si ses bras empestaient le gasoil, en était une autre.



Malgré les morceaux de carton qu'elles avaient introduits dans les interstices de la porte pour se protéger du vent glacial, les premiers rayons du jour filtrèrent à l'intérieur du conteneur.

Avant de s'endormir, craignant qu'une panne d'oreiller ne ruine quatre-vingt-dix-neuf jours d'efforts, elles avaient toutes deux réglé l'alarme de leur

montre. Un concert de sonneries stridentes les tira d'un sommeil profond.

Lauren se glissa aussitôt hors du sac de couchage et alluma l'une des lampes à gaz. Le sol du conteneur était gelé. Elle secoua énergiquement Bethany, comme chaque matin depuis que le programme d'entraînement avait débuté.

— Debout, feignasse, dit-elle. Commence à rassembler l'équipement pendant que je prépare le petit déjeuner. On ferait mieux de ne pas traîner.

Elle baissa sa combinaison en polaire jusqu'aux chevilles puis s'accroupit au-dessus d'un seau, indifférente au regard de son amie.

— Pourquoi on n'est pas des garçons? demanda-t-elle, tandis que Bethany, assise sur son matelas, enfonçait une paire de doublures neuves dans ses bottes. Ça serait plus facile si on avait quelque chose entre les jambes.

— Tu voudrais vraiment ressembler à nos crétins de frères? Je me demande ce qu'ils fabriquent en ce moment. Compte tenu du décalage horaire, je parie qu'ils sont en train de mater la télé en trempant des biscuits au chocolat dans du thé chaud.

Lauren poussa un ricanement.

— Oh, tu sais, James est tout le temps puni. Il doit plutôt être en train de faire des tours de piste, à l'heure qu'il est.

— En compagnie de Jake, si tu veux mon avis. Mon frère est presque aussi nase que le tien.

— Tu as besoin du seau avant que je le vide ? demanda Lauren en réajustant ses sous-vêtements puis en remontant la fermeture éclair de sa combinaison.

— Oui. Ma vessie va exploser. Bon sang, j'espère que l'ours s'est fait la malle.

— S'il est encore là, il va se prendre une douche dont il se souviendra.

Lorsque Bethany se fut soulagée, Lauren entrouvrit prudemment la porte. L'air glacial lui mordit les mains et le visage. Elle jeta le contenu du seau dans la neige puis jeta un coup d'œil à l'extérieur.

— Et merde ! s'exclama-t-elle. Il n'a pas bougé.

L'ours dormait toujours. Une mince couche de poudreuse recouvrait son corps, à l'exception de son museau d'où s'échappaient des volutes de vapeur.

— Il est énorme. Il pourrait nous décapiter toutes les deux d'un seul coup de patte. On ne peut pas sortir la motoneige tant qu'il est là. Il faut le faire fuir.

— Faut pas traîner, dit Bethany en rejoignant sa camarade près de l'ouverture du conteneur. Il sera bientôt l'heure de se mettre en route.

Lauren hocha la tête en signe d'approbation.

— Dans les documentaires animaliers, ils disent que tous les animaux sont craintifs. Ça ne devrait pas être très compliqué.

Sur ces mots, elle se mit à marteler la paroi du conteneur avec le seau de métal, produisant un vacarme insoutenable. L'ours ne bougea pas d'un millimètre.

— Saloperie de bestiole, lâcha-t-elle.

— Je vais tenter quelque chose, dit Bethany. Pendant ce temps, prépare le petit déjeuner.

La porte étant restée longtemps ouverte, la température de l'abri avait dangereusement chuté. Les deux jeunes filles battirent en retraite au fond du conteneur pour enfiler leurs gants et leur cagoule. Lauren mélangea des flocons d'avoine et du lait dans une casserole de fer-blanc puis la fit chauffer sur le réchaud. Bethany fouilla parmi les pièces d'équipement ultraléger réparties sur le sol, saisit deux poêles à frire, les projectiles les plus lourds qu'elle pût trouver.

— Si je ne veux pas le manquer, il va falloir que je m'en approche, dit-elle. Tiens-toi prête à refermer la porte derrière moi.

Le cœur battant, elle se glissa à l'extérieur, s'arrêta prudemment à trois mètres de l'animal, lança les deux poêles, puis fit demi-tour pour courir se réfugier dans l'abri.

Lauren claqua la porte derrière elle. Emportée par son élan, Bethany se prit les pieds dans un traîneau et s'effondra au fond du refuge parmi les ustensiles de cuisine.

— Rien de cassé ? demanda son amie.

— Je survivrai. Ça a marché ?

Lauren jeta un œil à l'extérieur. L'ours n'avait pas bougé. La première poêle était plantée dans la neige, tout près de son museau. L'autre, posée en équilibre instable sur son dos, se soulevait à chaque respiration.

— Je le crois pas, s'étrangla-t-elle. Bon sang, tu as vu l'heure qu'il est ? On devrait déjà avoir pris notre petit déjeuner, préparé notre équipement et sorti la motoneige.

— Il faut à tout prix trouver un moyen de le faire partir de là ! s'étrangla Bethany en frappant sa cuisse de sa main gantée.

— Il doit être sourd ou malade.

— Et si on chargeait tout l'équipement sur la motoneige avant de la sortir discrètement ? Dès qu'on aura démarré, il n'aura plus une chance de nous rattraper.

— Trop risqué. Imagine qu'on cale au démarrage et que les ratés du moteur le réveillent...

— Franchement, je crois qu'il faudrait un feu d'artifice pour le décider à lever le camp.

— Bethany, tu es un génie ! s'exclama Lauren.

— Quoi ? Tu délirés ? Si on se sert de notre fusée de détresse, l'hélicoptère de secours viendra nous chercher, et le programme sera terminé pour nous deux.

— Je ne te parle pas de ça. Je veux juste dire que tous les animaux ont peur du feu.

Sur ces mots, elle s'empara d'un long morceau de carton, le roula en tube puis le noua à l'aide de la bande de plastique de l'emballage de la motoneige. Enfin, elle le bourra de bouts de chiffon maculés de gasoil qu'elles avaient utilisés pour nettoyer le véhicule après en avoir rempli le réservoir.

— Voilà, dit Lauren. Ça, je peux te garantir que ça va le réveiller.

— T'es trop forte, approuva Bethany d'un ton admiratif en fouillant son traîneau à la recherche de ses allumettes étanches.

— Je ne suis pas sûre qu'il apprécie. Tiens-toi prête

à fermer la porte dès que je serai revenue me mettre à l'abri.

Bethany gratta une allumette et approcha la flamme de l'une des extrémités. Les chiffons s'embrasèrent aussitôt. Lauren se glissa à l'extérieur du conteneur et constata avec soulagement que le vent ne soufflait pas assez fort pour éteindre son dispositif.

Elle tourna le tube à l'horizontale puis avança vers son objectif. Le carton s'enflamma. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à cinquante centimètres de la tête de l'ours, elle le posa sur le sol, le fit rouler vers sa cible, tourna les talons et courut se réfugier dans l'abri. Bethany claqua la porte derrière elle.

Elles restèrent silencieuses de longues minutes avant d'oser jeter un coup d'œil à l'extérieur. Elles s'attendaient à voir un ours de quatre cents kilos au museau roussi détailler dans la plaine enneigée. La vision qui s'offrit à elles était stupéfiante : la tête de l'ours était en flammes ; l'un de ses yeux était tombé à l'intérieur de son crâne.

— Nom d'un chien, on l'a tué ! hurla Bethany. Il devait être très vieux, ou malade.

Lauren n'avalait pas cette théorie. Elle avait remarqué des volutes de fumée grise s'échappant de l'orbite vide de l'animal. Elle n'avait jamais étudié en détail l'anatomie de l'ours, mais elle avait la certitude que ces gros mammifères n'étaient ni creux ni inflammables.

— C'est un faux, conclut-elle.

Lauren se précipita hors de l'abri et s'accroupit au chevet de la bête. Sa fourrure, tendue sur une structure

en plastique, était constituée de fibre synthétique. Son crâne avait partiellement fondu. À l'intérieur, elle distingua des tubes en caoutchouc, une batterie de voiture et la pompe électrique qui simulait les mouvements de sa cage thoracique.

— Comment on a pu se laisser avoir, après tous les coups tordus que nous ont réservés les instructeurs ? gronda Bethany avant de donner un coup de pied dans la neige.

Lauren consulta sa montre.

— Cette petite plaisanterie nous a fait perdre un bon quart d'heure. Avalons notre petit déjeuner en vitesse et barrons-nous.

Les deux jeunes filles regagnèrent le refuge. Lauren saupoudra de glucose en poudre et de complément énergétique le porridge qui bouillonnait dans la casserole de fer-blanc. Elles devaient impérativement faire le plein de calories pour supporter les températures extrêmes tout au long du parcours. Le mélange avait la couleur et la texture du ciment.

— J'espère que c'est le dernier tour qu'ils nous jouent, dit Lauren en s'essuyant la bouche avec une serviette en papier.

— Si tu veux mon avis, on ferait bien de se méfier pendant les quatre heures de programme qu'il nous reste à tenir, fit observer Bethany, entre deux bouchées de porridge.